

Atelier-discussion
L'inarchivable dans les archives de la création
21 mars 2022

Écrire la mémoire familiale
à partir des archives :
l'exemple de *Place Monge*

Jean-Yves Laurichesse

Le roman

Jean-Yves Laurichesse
Place Monge



Le temps qu'il fait

- I. La lettre
- II. Jean
- III. Gabrielle
- IV. La place

En couverture : Vilhelm Hammershøi,
Intérieur, avec femme debout vue de dos
(début XX^e s.)

Les archives *photographies*



écrits privés

A. Benoit Paris le 4 Mars 1847
N° 114
16, Place de la République
Angle rue de Douzy
L'ancien de M. Marc
Ma sœur,

TELEPHONE
N° 18-51

J'ai écrit de la nuit - Je suis arrivée hier soir
J'ai écrit à toi et je t'ai écrit à 8h - Je me
suis plus de jours l'inspection de tant de
jours de la nuit, j'ai de la peine à me détacher,
j'ai écrit une partie de ma lettre à
samedi soir, dimanche soir, à Paris, à l'heure
me racourcissant de moments très
souvent très malheureux comme je me voyais
jamais en - les petites choses de travail me font
souvent tant de peine, elles semblent que
tu es restée et le boudoir - j'ai eu des moments
libres comme c'est un amusement, de
deux à trois d'autres de moi que j'aurais
longtemps et tant de fois que je partais - C'est
toute, j'ai écrit de me en aller et malheureusement
me en aller, je suis bien que je suis bien

documents officiels



L'écriture *raconter*

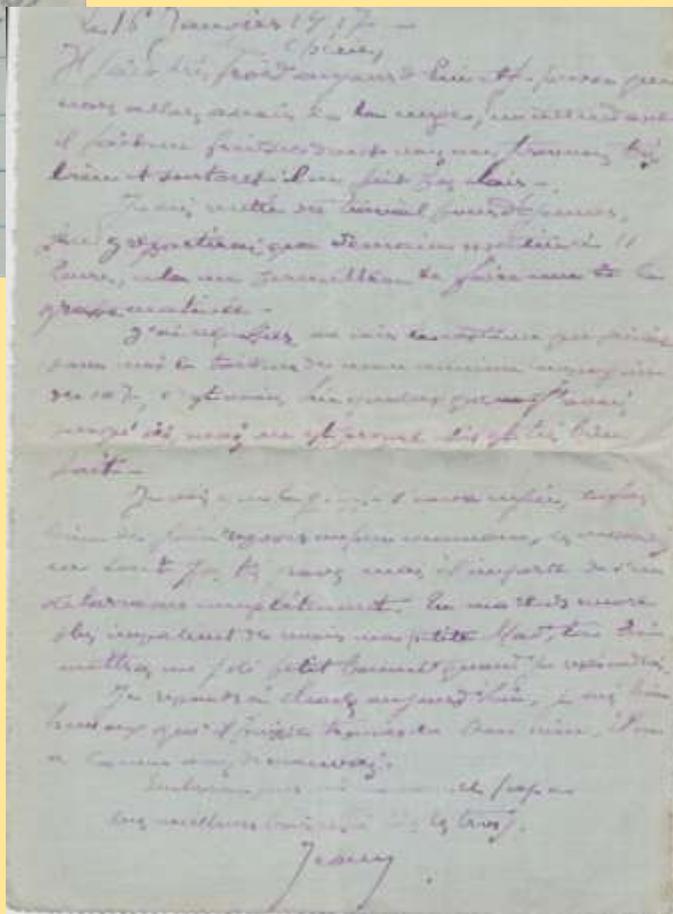
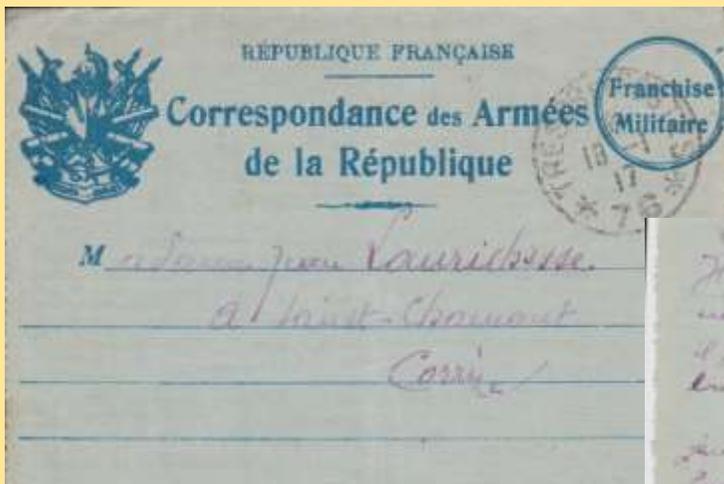
I

Paris, 3 mars 1917. À la nuit tombée, un homme traverse la place Monge une mallette de cuir à la main. Il fait froid. La lune éclaire d'une lumière blême la place déserte, les branches figées des platanes, la monumentale caserne de la Garde Républicaine. De haute taille, l'homme est vêtu d'un manteau d'officier au col relevé, coiffé d'un képi. Il s'arrête à l'un des angles de la place et lève les yeux vers les étages d'un immeuble bourgeois. Tous les volets sont clos, mais une faible lumière filtre ici et là par les fentes. Cependant, les fenêtres qu'il regarde, au troisième étage, sont entièrement obscures. L'homme reste là un moment, puis il traverse la rue et se dirige vers la haute porte de bois verni, à croisillons de fer forgé, qu'il pousse. Il disparaît dans l'obscurité et la porte se referme sur lui.

Dans l'appartement désert les jours et les nuits sont passés, les mois, les années. C'était un appartement confortable, dans le goût de la Belle Époque. Depuis que l'époque a changé, il s'est replié sur lui-même dans

II

décrire



Il n'avait que quelques mois lorsque, dans le deuxième été du mariage, la guerre éclata.

Petits rectangles de papier bleuté, à bords dentelés, l'adresse au dos surmontée de l'inscription

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Correspondance des Armées
de la République

en haut à gauche un trophée composé de cuirasse, casque à cimier, fûts de canons croisés, étendards et ruban portant la devise en caractères minuscules, presque illisible :

OUBLIER... JAMAIS

en haut à droite : Franchise Militaire, entouré d'un cercle sur lequel est apposé le cachet du service postal. Pas moins de vingt lettres, ainsi, entre le 21 décembre 1916 et le 24 janvier 1917, écrites dans des moments de repos précaire sur quelque table de bois nu, couvertes de sa fine écriture inclinée vers l'avant, à l'encre violette, soigneusement datées, signées du bref prénom.

citer

I.

Au début du mois de mai 1918, le 404^e régiment d'infanterie, qui depuis quelques jours était affecté à des travaux de défense sur l'Oise, fut transporté par voie ferrée en Flandre, non loin du Mont Kemmel, repris par les Allemands en avril. Des bombardements et des combats violents eurent lieu dans le secteur de Clytte. Le 26 mai, alors que l'orage ne cessait de grossir autour et au-dessus de lui, le lieutenant Jean L. fut cité à l'ordre de sa division :

Homme du Devoir, exemple vivant pour ses hommes prêts à le suivre partout. S'est distingué le 11 mai au cours d'un bombardement en se portant des premiers au secours de nombreux blessés, puis du 15 au 21 mai dans un secteur particulièrement difficile en inspirant confiance à tous par sa belle attitude.

Le Général de Division Targe
Com^t la 121^e D.I.

Il a été affecté courant décembre à un détachement mis à la disposition du service télégraphique pour effectuer certains travaux. Le 21 décembre, il écrit une lettre rassurante, comme s'ils étaient les explorateurs de quelque roman d'aventure à reliure rouge et or. *Nous sommes partis hier matin et nous sommes arrivés à nos baraquements dans les bois vers midi, nous avons passé la soirée à nous installer. Nous sommes trois officiers dans une petite baraque en bois. J'ai une toute petite chambre avec un poêle de sorte que je suis encore très bien. Je couche sur un treillis métallique recouvert de paille. J'ai de bonnes couvertures, mon ordonnance est d'ailleurs un modèle du genre et je crois bien qu'avec lui je ne manquerai jamais de quoi que ce soit. Tout était arrangé chez moi que les autres pataugeaient encore. Tu vois que je ne suis pas à plaindre mais ce qui me fait ennuyer est que je n'ai pas de lettre et combien faudra-t-il attendre encore avec tous ces changements d'adresse ! Ces lettres qui n'arrivent pas semblent être son principal tourment. Le lendemain encore : Voilà onze jours que je vous ai quittés. Aurai-je une lettre aujourd'hui ? Peut-être pas encore, c'est l'épreuve la plus pénible qui me soit imposée ; pour tout le reste je me trouve fort bien. Si je savais que vous allez tous bien que vous ne vous chagriez pas je serais gai comme un pinson. Il y a pire malheur que d'être à la guerre : ne rien recevoir d'elle, que soit coupé le fil d'encre et de papier qui les relie.*

imaginer

Mardi 27 Août 1918

Madame,

C'est avec une douloureuse
émotion et une indicible tristesse
que j'ai appris hier, en parcourant
par hasard un Courrier du Centre
de ces jours derniers, la mort au
champ d'honneur de votre mari,
le lieutenant Jean Laurichesse,
et j'ose espérer, Madame, que
l'ami qui l'unissait au mien,
le lieutenant Édouard Richard,
tombe comme lui, face à
l'ennemi, m'autorisera à venir

Elle attendit longtemps car elle était venue très en avance. Elle avait tenu à venir seule. Elle entendit enfin le halètement précipité de la locomotive bien avant de la voir déboucher au tournant. Son cœur se mit à battre comme il ne l'avait pas fait depuis si longtemps qu'elle n'attendait plus rien ni personne. Quand les fenêtres défilèrent devant elle, elle essaya de deviner qui pouvait être Andrée, mais les vitres étaient noires de suie. Elle renonça et s'abandonna au cours heureux des choses. Elle connaissait la plupart des voyageurs qui regagnaient le village après s'être rendus à la préfecture. Quand ils se furent dispersés et avec eux le bruit des vaines conversations, une jeune femme en costume de voyage restait sur le quai, une petite valise à la main. Elles se sourirent sans que l'une ou l'autre osât bouger. Elles étaient étonnées de se découvrir différentes de ce qu'elles avaient imaginé en même temps que si parfaitement familières. En un instant les mots prenaient corps, et ce corps éclairait comme les mots. Elles comprirent alors que les lettres ne les avaient pas trompées. Enfin elles s'avancèrent l'une vers l'autre et s'embrassèrent en silence. Puis Gabrielle entraîna son amie à travers le hall déserté et elles remontèrent vivement l'avenue de la gare, dans le frémissement des acacias.

L'archive au présent

marché du matin attend le retour des enchantements, quand viendra la nuit. Pour l'heure, elle se laisse traverser en tous sens par les piétons indifférents qui sortent des bureaux.

Le grand placard à porte peinte est encastré dans le mur de cette chambre basse donnant sur l'arrière de la maison, vaste pièce à l'unique fenêtre que la lumière du jour ne pénètre qu'à grand peine. C'est là qu'il a trouvé, dans un coin d'étagère que même le plafonnier n'éclairait pas et où sa main cherchait à tâtons, une épaisseur de vieux papiers humides qu'il a ramenés avec précaution à la lumière. Ils les ont regardés un moment, hésitant à aller plus loin, dans le pressentiment du temps qui s'ouvrait à eux et dans lequel il leur faudrait s'engager en renonçant aux occupations habituelles de la vie, préparer le repas, aller chercher du bois pour entretenir le feu, lire les livres retrouvés chaque soir. Ils ont finalement décidé de descendre la liasse dans l'ancienne étude transformée en séjour, l'ont posée sur la table, sous la lumière crue. Ils ont commencé à déplier avec soin les lettres fragiles, se sont plongés dans la lecture, déchiffrant chacun pour soi les écritures étrangères, se lisant parfois des passages à voix haute. Ils sont à la fois excités et émus. Elle lui montre une lettre si souvent pliée et dépliée qu'elle se déchire et qu'ils doivent la

manier avec délicatesse comme un manuscrit très ancien. Plus tard, sur une enveloppe bordée de noir, une main d'enfant – son père – a maladroitement écrit prénom et nom, à plusieurs reprises, avec la jubilation d'un savoir neuf. Une carte postale représente un groupe de soldats en uniforme et képi posant dans un pré bordé d'arbres : ils reconnaissent le dernier à droite à sa haute taille et à son regard franc fixant l'objectif, la main sur la boucle du ceinturon, le sabre au côté. Ils trouvent aussi des cartes de visite, des passeports, des faire-part, des quittances. Sur l'une d'elle : *Reçu la somme de huit francs pour conduite du gaz de la cuisine dans la salle à manger, dans un appartement au 3^e d'une maison Place Monge n° 3. Paris le 15 avril 1913.*

Il se souvient tout à coup des petites plaques bleues sur les immeubles parisiens : *Eau et gaz à tous les étages.* Il essaie d'imaginer l'artisan traversant le hall, montant l'escalier, sonnant à la porte. Ils allaient se marier dans huit jours. Il venait juste de louer l'appartement. Sans doute était-elle encore auprès de ses parents, et il en profitait pour y faire quelques améliorations. Il le voit ouvrant la porte à l'homme, s'effaçant pour le laisser entrer avec sa caisse à outils et ses tuyaux, lui expliquant le travail à faire. Une camionnette bleue passe dans la rue et le temps se détend violemment.